

Les traquenards de la traduction médicale... ou l'interaction texte-traducteur-dictionnaire

Louise Martin-Valiquette

Volume 31, numéro 1, mars 1986

Traduction et terminologie médicale
Medical Translation and Terminology

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/004523ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/004523ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martin-Valiquette, L. (1986). Les traquenards de la traduction médicale... ou l'interaction texte-traducteur-dictionnaire. *Meta*, 31(1), 31–33.
<https://doi.org/10.7202/004523ar>

LES TRAQUENARDS DE LA TRADUCTION MÉDICALE ... OU L'INTERACTION TEXTE — TRADUCTEUR — DICTIONNAIRE

LOUISE MARTIN-VALIQUETTE

Beaucoup de traducteurs, du moins au Canada et en Europe, ont accès à la profession après avoir reçu une formation à la Faculté de lettres. Maîtres incontestés de la grammaire, des nuances d'une ou plusieurs langues données et des ressources bibliographiques, sauront-ils trouver dans les livres les réponses à leurs questions ?

À défaut de posséder un diplôme de médecine ou de biochimie (ce qui n'est pas une garantie absolue à l'heure de la surspécialisation médicale mais néanmoins un atout précieux !), à quelles difficultés fera face un traducteur professionnel qui s'attaque à la tâche ardue de traduire un résumé d'article destiné à une revue professionnelle ?

L'une des plus grandes difficultés de la traduction française d'un texte scientifique anglais réside dans la succession de noms et/ou d'adjectifs qui ne permet pas de distinguer l'objet du moyen, l'effet de la cause. En voici un exemple : *volumetric glycerol lysis test* qui se traduit correctement par : **épreuve volumétrique de lyse par le glycérol**. Les dictionnaires n'apportent aucune aide dans ces cas ; il faut posséder des connaissances sur le sujet traité pour distinguer l'objet de l'épreuve du moyen de l'épreuve. Poursuivons avec une expression anglaise qui n'était insérée dans aucun contexte explicatif et dont on demandait la traduction en langue française : *96 well dispenser*. Il est fort tentant de traduire par **distributeur à 96 puits** ou **distributeur de 96 puits**. Or, il s'agit en réalité d'un **distributeur pour 96 puits**. Inutile de chercher assistance dans les dictionnaires. Que penser également de *microaggregate blood filter* ? On peut discuter longuement sur la clarté de l'anglais mais il faut tout de même certaines connaissances spécialisées pour résoudre cette association troublante. Il s'agit de : **filtre de microagrégats pour le sang**.

On peut constater que certaines expressions, tout en étant parfaitement orthodoxes sur le plan scientifique, créent une ambiguïté attribuable à la structure même de la langue de départ et, de ce fait, ne sont pas toutes entièrement couvertes par les dictionnaires. Pour qu'un profane puisse se lancer, en toute sécurité, dans la traduction médicale, il faudrait, donc, entre autres choses, retrouver dans les dictionnaires toutes les combinaisons de noms possibles !

À cette difficulté inhérente à la langue de départ s'ajoutent les difficultés introduites par l'auteur lui-même. On sait que l'anglais est le dénominateur commun en matière scientifique et que beaucoup de non-anglophones se voient ainsi contraints à écrire dans une langue qu'ils ne possèdent pas parfaitement, ce qui ne facilite pas la tâche du traducteur qui doit, avant même de commencer son travail se livrer à un processus interprétatif des intentions véritables de l'auteur. On sait également que les grands écrivains n'abondent pas chez les scientifiques, surtout lorsqu'ils méprisent la ponctuation : *XYZ diagnostic reagents a range of immuno-diagnostic tests such as...* Ou encore *XYZ biological extracts peptones, hydrolysates, and extracts...* Parle-t-on d'hydrolysats d'extraits bio-

logiques ? Disculpions l'auteur et disons qu'il s'agit d'une faute de frappe : cela peut suffire pour égarer le traducteur qui ne possède pas une connaissance intime du sujet et qui ne peut compenser les déficiences du texte original.

Mentionnons également que le langage scientifique a tendance à se stéréotyper dans chaque langue donnée. Ainsi, un texte scientifique anglais est plus direct, plus « épuré » qu'un texte italien. La traduction de ce dernier impose donc une réadaptation qu'il est difficile de faire si l'on n'est pas familier avec le sujet et avec le langage scientifique courant de la langue d'arrivée.

À d'autres occasions, l'utilisation qui est faite dans un texte d'une expression d'un niveau de langue familier suffit à égarer le traducteur et ne lui permet plus de trouver l'expression juste correspondante dans la langue d'arrivée. Citons, à titre d'exemple, un *skin prick test*, version familière d'un *skin scarification test* et qui se traduit correctement par **épreuve de scarification de la peau**.

Il n'est donc pas rare que les défaillances du texte original, échappant à l'œil (vigilant ?) du traducteur profane assisté de dictionnaires, se reflètent dans la traduction. C'est le cas, notamment, des erreurs commises dans l'écriture des composés chimiques les plus récents et introuvables dans les dictionnaires et les traités de pharmacologie. C'est aussi le cas des erreurs d'écriture de sigles.

Admettons, pour les fins de la discussion, que le dictionnaire ne refuse pas de vous prêter assistance. Vous y trouvez l'expression cherchée ... mais le dictionnaire vous offre un choix. Quelle expression choisir et laquelle correspond le mieux à l'usage ?

Il se peut également que votre dictionnaire vous lance carrément sur la piste de l'iusité et fasse de vous un innovateur sur le plan de la terminologie. Je relève dans le *Dictionnaire anglais-français des sciences médicales et paramédicales* de W.J. Gladstone (1978) sous *Kaposi's sarcoma* : **maladie de Kaposi ; sarcomatose multiple hémorragique**. Si vous portez votre choix sur la dernière hypothèse, vous trahissez sans aucun doute votre manque de familiarité avec le langage courant au sein de la profession médicale. Quant au premier cas, **maladie de Kaposi**, Gladstone commet ici l'erreur de trop vouloir s'éloigner de la langue de départ. Il n'y a aucune raison de ne pas utiliser **sarcome de Kaposi**. Cette remarque vaut également pour la **polyarthrite rhumatoïde** offerte en traduction de *rheumatoid arthritis* alors que l'usage courant en médecine est **arthrite rhumatoïde**.

Les dictionnaires anglais-français ont aussi tendance à pécher par excès de francisation. Objectif fort louable en soi mais qui a comme résultat d'éloigner le traducteur de la terminologie adoptée par les professionnels : n'est-ce pas le public visé ? À plus forte raison si ce texte est destiné à l'Europe où l'utilisation de termes anglais y est plus marquée qu'au Québec. Il ne faut pas oublier que le monde anglophone est responsable d'importants progrès médicaux et que l'on ne peut vraiment en ignorer les répercussions sur le plan linguistique.

Notons, à titre d'exemple, que les dictionnaires font des efforts délibérés pour restreindre l'emploi du mot **test** en français qui est pourtant beaucoup plus répandu que ces mêmes dictionnaires laisseraient croire. Ces dictionnaires font aussi des efforts méritoires pour traduire le mot *scanner* qui constitue un exemple de cette domination technologique et, par conséquent, linguistique mentionnée ci-dessus. Or, l'usage courant en français est tout simplement **scanner** malgré ce qu'en disent les puristes.

Certains dictionnaires ont aussi des omissions amusantes. Je me surprends toujours de ne pas y trouver de **véritable** définition de *pelvic examination*. J'ai eu l'occasion de réviser des textes où cette expression était traduite par **examen du bassin**, ce qui transforme ainsi les gynécologues en spécialistes de la structure osseuse.

Un autre problème auquel doit faire face le traducteur est, bien sûr, celui des abréviations. Bien que ce problème diminue d'intensité avec l'expérience et qu'il existe de très bons livres sur ce sujet, l'on ne peut prétendre y trouver la réponse à tous les problèmes et, surtout, ces livres ne permettent pas de décider quand joindre à la traduction dans la langue d'arrivée l'abréviation de la langue de départ. On peut évidemment traduire la FSH par hormone folliculo-stimulante, la TSH par hormone thyrotropique, la GH par hormone de croissance et ainsi de suite, mais, dans un contexte où le sigle s'impose, il faut savoir que FSH, TSH et GH sont bien ceux utilisés en français par rapport à toute tentative de francisation de ces mêmes sigles. Or, les dictionnaires ne permettent pas d'établir l'usage courant.

Il en est de même de l'utilisation du latin en médecine. Il va sans dire que le latin est davantage utilisé en anglais qu'en français. Une utilisation intelligente du dictionnaire doit reposer sur la conscience du fait que les termes de taxonomie sont latins tant en anglais qu'en français. Ainsi, les noms de bactéries et de parasites demeurent généralement latins en français à l'exception des espèces plus connues comme le streptocoque. Cependant, les termes anatomiques qui sont latins en anglais sont généralement français en français.

L'objectif poursuivi en présentant ces problèmes n'est pas de dissuader le traducteur dépourvu de formation scientifique de se lancer dans la traduction médicale. Cependant, il faut bien reconnaître que les dictionnaires n'apportent pas les réponses à toutes les questions et que ce traducteur aura à tout le moins besoin d'une personne-ressource. Nous suggérons au traducteur désireux d'accroître ses connaissances scientifiques la lecture assidue de revues scientifiques pour ne citer que le *Scientific American*. De plus, la *Lettre médicale*, une traduction de l'américain, constitue une excellente source d'informations en ce qui concerne la terminologie médicale, en général, le choix des mots, la présentation, et les médicaments.